

La sultane

085_01_2010_0213
JPB-EA-08834
1002**

LA SULTANE.

Elle était là sur la terrasse assise,
Laisant errer son œil inanimé ;
Elle écoutait, rêveuse dans la brise,
Le bruit des pas du coursier bien-aimé.
Et cette nuit était belle, sereine,
Et dans les monts chantait la voix lointaine :
 J'aime les astres d'or,
 Dans un ciel diaphane ;
 Mais l'œil de ma sultane,
 Je l'aime, je l'aime plus encor.

Va, murmurait la pensive sultane,
Fuis les jaloux, mon cophte au turban vert ;
Ah ! que ne puis-je avec ma caravane,
A tes côtés me rendre au grand désert,
Et sur ton front brille la voix sereine,
Et dans les monts chantait la voix lointaine :
 J'aime, etc.

Fuis mon jaloux pour que mon maître infame
Ne puisse voir au loin ton coursier noir,
Fuis, et demain tu viendras. Oh ! mon âme,
Avec la lune et les parfums du soir,
Elle disait la nuit belle, sereine,
On entendait toujours la voix lointaine :
 J'aime, etc.

Le soir suivant dans la montagne encor,
Un coursier noir passa comme le vent,
Mais nul ne vient sur la terrasse maure,
Car ses pavés étaient rouges de sang....
Et dans la nuit toujours belle, sereine,
L'on entendait pourtant la voix lointaine :
 J'aime, etc.

Fécamp, Imp. H. Genets.